

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 4 (1907)
Heft: 4

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

QUATRIÈME ANNÉE

N° 4.

AVRIL 1907

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

AVRIL

Nos abeilles commencent à trouver cet hiver bien long ; aussi depuis le 18 novembre elles n'ont guère pu sortir. Il y a bien eu le 19 février une petite sortie partielle avec 7° ½ C. à l'ombre ; mais ce ne sont que les ruches tournées au sud et au sud-ouest qui en ont profité, la température étant trop basse pour celles qui se trouvaient à l'ombre. Depuis tout est de nouveau bien tranquille et dans bien des ruchers, hélas ! c'est même le silence de la mort. Ne parle-t on pas déjà de ruchers entiers, complètement perdus, faute de nourriture ! Et combien de ces propriétaires — je ne dis pas apiculteurs — qui ne lisent jamais un journal et qui ne se rendent pas compte de l'état de leurs colonies, ne trouveront au printemps que de tristes hécatombes là où, avec un peu de secours, ils auraient pu avoir des ruches prospères. Ces braves gens croiraient faire un gros sacrifice en dépensant deux ou trois francs pour un abonnement au Bulletin, ou en se faisant recevoir dans une société ; cela aurait pu les préserver d'une perte autrement plus importante. J'espère que ces tristes expériences seront de nature à ouvrir les yeux aux plus entêtés et dans leur intérêt nous engageons nos amis à faire une active propagande autour d'eux ; la charité nous commande cela !

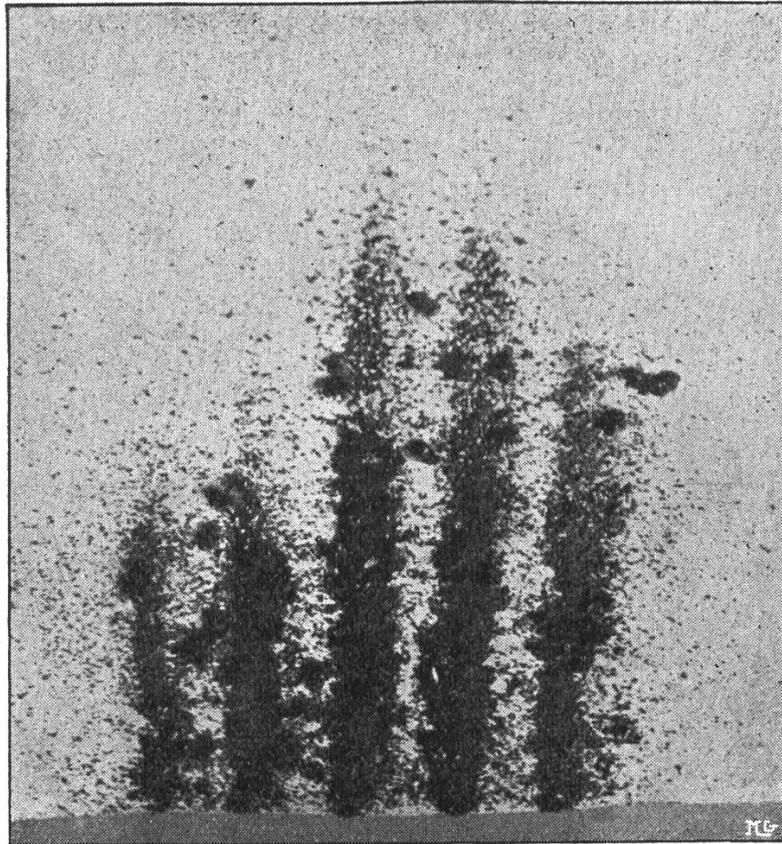
L'hiver ne paraît pas encore vouloir céder la place au renouveau ; nous voici au 14 mars et la neige tombe, tombe drû comme en janvier. La température presque toujours à —4 ou —5° C. le matin, monte à peine à +4 ou +5° C. à midi ; le maximum obtenu cette année jusqu'à ce jour est +7° ½ C. Aussi les noisetiers qui, l'année passée, étaient en fleurs le 18 janvier, ont ouvert leurs chatons seulement hier 13 mars, deux mois plus tard ! Hélas, par un temps pareil

les abeilles ne pourront pas en profiter ; du reste, c'est le plus souvent le cas. A quand donc les beaux jours !

Dans certaines colonies la mortalité a été considérable et cela n'est pas étonnant ; la plupart de nos ruches étaient, l'automne passé, très populeuses, il devait donc y avoir beaucoup d'abeilles vieilles, usées.

Pendant l'hiver il n'y avait pas de sortie, rien n'a été tiré dehors, tous les cadavres sont restés dans l'intérieur. Il y a aussi des populations plus nerveuses que d'autres, le moindre dérangement les excite, le groupe s'élargit et chaque fois quelques pauvrettes, qui s'en séparent, succombent. L'apiculteur avisé marque ces ruches et il ne les utilisera pas pour l'élevage.

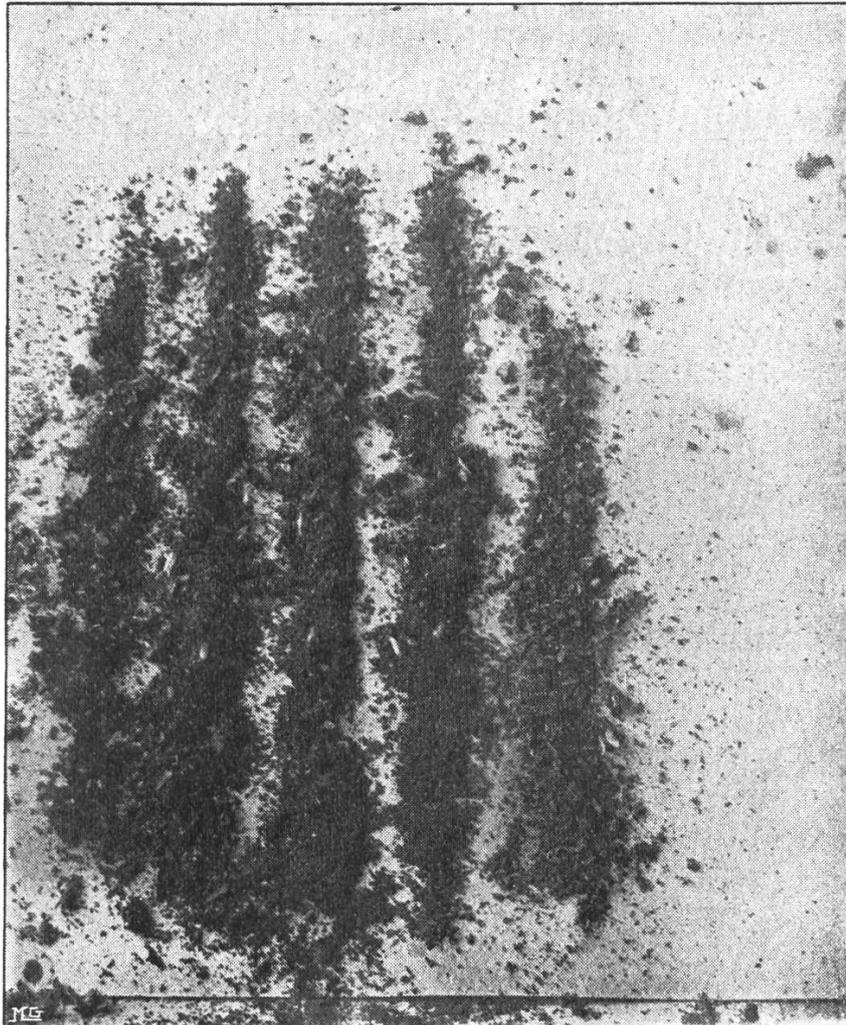
Par mégarde il nous est arrivé de mettre sur un plateau un carton non huilé, qui par l'humidité s'est gondolé et a bouché en partie l'entrée de la ruche ; les abeilles n'avaient pas assez d'air, s'agitaient et ont succombé en masses ; malheureusement je m'en suis aperçu un peu tard, quand déjà beaucoup de braves avaient payé de leur vie ma faute.



Carton I.

La consommation a été assez normale pendant ces mois d'hiver ; les deux clichés nous montrent dans l'accumulation des détritux sur les cartons l'avancement du groupe sur les rayons. Le carton I a été

tiré le 10 janvier et le II le 1^{er} mars. Comme dans nos Dadant, les abeilles déposent leurs provisions au haut et surtout à l'arrière des cadres cette ruche sera encore suffisamment pourvue.



Carton II.

Les travaux de l'apiculteur se multiplient pendant le mois d'avril ; par un beau jour il entreprendra la visite de toutes les ruches. Il doit alors y avoir du couvain dans toutes. Celles qui sont sans reine, mais encore assez fortes, recevront celle d'un nucléus ; celles, au contraire, qui sont déjà affaiblies sont réunies à d'autres voisines. Si l'on n'a pas sorti les rayons trop vieux ou défectueux en automne, cela doit se faire à cette occasion. On a maintenant tant de facilité de faire construire de beaux rayons qu'il serait insensé de tolérer ce matériel inutile dans nos ruches. On peut du reste quelquefois utiliser une partie d'un rayon et faire de deux mauvais un bon en ajustant bien les morceaux. Gardez-vous surtout de laisser trop de cellules de faux-bourçons dans les ruches médiocres ou faibles.

Chacun doit tendre à une sélection sévère dans l'élevage et c'est

par là qu'il faut commencer, éliminer autant que possible les faux-bourbons dans les mauvaises souches. Mieux vaudrait encore ne pas tolérer de ces non-valeurs dans le rucher ; mais le débutant se décide toujours difficilement à supprimer une colonie, il est optimiste et espère toujours qu'elle se rattrapera.

Maintenant, il s'agit de bien surveiller les provisions ; pour qu'un maximum de ponte se produise dans une ruche, il faut qu'elle se sente riche. Le couvain demande beaucoup d'eau et on a raison de recommander qu'on donne ce liquide un peu chaud dans la ruche quand le temps est mauvais ; tous ceux qui ont pratiqué cette méthode en disent beaucoup de bien.

Enveloppez bien ces ménages pour qu'ils ne souffrent pas des variations de température si fréquentes encore ce mois. Miel et pollen, eau et chaleur, voilà les facteurs nécessaires à la prospérité du couvain.

Cette année le développement de la végétation, retardée par ce long hiver, sera rapide, si rapide que nos ruches auront de la peine d'en emboîter le pas ; usons donc de tous les moyens pour les mettre à même de profiter autant que possible de la richesse de la première floraison.

En avril on prépare tout son attirail de campagne : caisses, cadres, voiles, enfumoirs, feuilles gaufrées, pour que tout soit en parfait état et qu'on ne soit pas obligé de chercher et de courir après quand le besoin se fait sentir. L'année dernière un apiculteur écrivait à un fournisseur : « Envoyez-moi de suite 3 kg. de feuilles gaufrées, l'es-saim pend déjà à l'arbre et je n'ai pas une seule feuille. »

Nous prions tous nos collègues de nous envoyer des nouvelles sur l'hivernage : pertes de ruches, dysenterie, consommation, mortalité, etc. Les détenteurs de balances nous doivent encore le résultat de pesées mensuelles de novembre au 1^{er} mars et nous espérons qu'ils nous les feront parvenir le plus vite possible.

Belmont, le 15 mars 1907.

Ulr. GUBLER.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Réunion du Comité à Lausanne, le 16 mars 1907.

Sont présents MM. Gubler, président, Descoullayes, Farron, Vieille, Prévost, Lorétan, Bretagne, Ribordy et Forestier.

Les sections sont représentées :

Genève, par M. Prévost, président.
Grandson, par M. Schnapp, président.‡
Lucens, par M. Savoye, président.
Montagnes neuchâtelaises, par M. Vieille, président.
Nyon, par M. Odier, président.
Fribourg, par M. Colliard, président.
Valais, par M. Ribordy, président.
Basse-Broie, par M. Cornu, président.
Erguel Prévôté, par M. Farron, président.
Broie, par M. Duc, secrétaire.
Abeille fribourgeoise, par M. Blanc, président.
Lausanne, par M. Chapuisat, président.
La Côte Neuchâteloise, par M. Gubler.

Les sections du Jorat, du Val-de-Ruz, du Val-de-Travers, de la Côte vaudoise, du Jura-Nord ne sont pas représentées.

La séance est ouverte à 10 1/2 h. par une réunion des membres du comité pour recevoir une communication de M. l'abbé Colliard, président de la section fribourgeoise.

Cette section, formée de membres habitant des localités fort éloignées les unes des autres ne peut arriver à avoir des séances régulières.

Il a donc été décidé de dissoudre cette société, ce dont est fort marri son président, lequel va faire son possible pour créer de nouvelles sections dans le canton. Toutefois il existe un certain nombre d'apiculteurs qui désirent continuer à faire partie de la Société romande comme membres isolés, en attendant de faire partie de nouvelles sections.

Les rapports des sections sont présentés à l'exception de ceux de La Côte vaudoise, du Jorat, du Jura-Nord (Porrentruy), du Val-de-Travers et du Val-de-Ruz. La lecture de chaque rapport est suivie d'une intéressante discussion. Il est décidé que ces rapports paraîtront en supplément.

La parole est ensuite donnée au caissier qui nous présente un résumé des comptes, lesquels accusent 2473 fr. 41 aux recettes et 2846 fr. 84 aux dépenses, laissant un déficit de 373 fr. 53.

Ce déficit provient surtout des dépenses exigées par les visites des ruchers, dons, etc.

MM. Odier à Nyon et L. Fontannaz, à La Croix sur Lutry, sont nommés vérificateurs des comptes ; ils présenteront leur rapport à la réunion du printemps.

Le soussigné demande la révision de l'art. 13 de nos statuts, de manière à ce que le comité de la Société comprenne un membre pris dans chacune des sections et que la Société soit administrée par le Bureau.

Après un échange de vues, une commission composée de MM. Descoullayes, Prévost et Forestier, est chargée d'examiner cette demande de révision et, le cas échéant, d'harmoniser nos statuts qui ne parlent ni des visites de ruchers, ni des assurances, ni du *Bulletin*.



Vue de Lausanne.

A la demande qui est faite par la section de Lausanne par l'organe de son président, M. Chapuisat, la réunion annuelle du printemps aura lieu à Lausanne, les 25 et 26 mai prochains, avec l'ordre du jour présenté d'autre part.

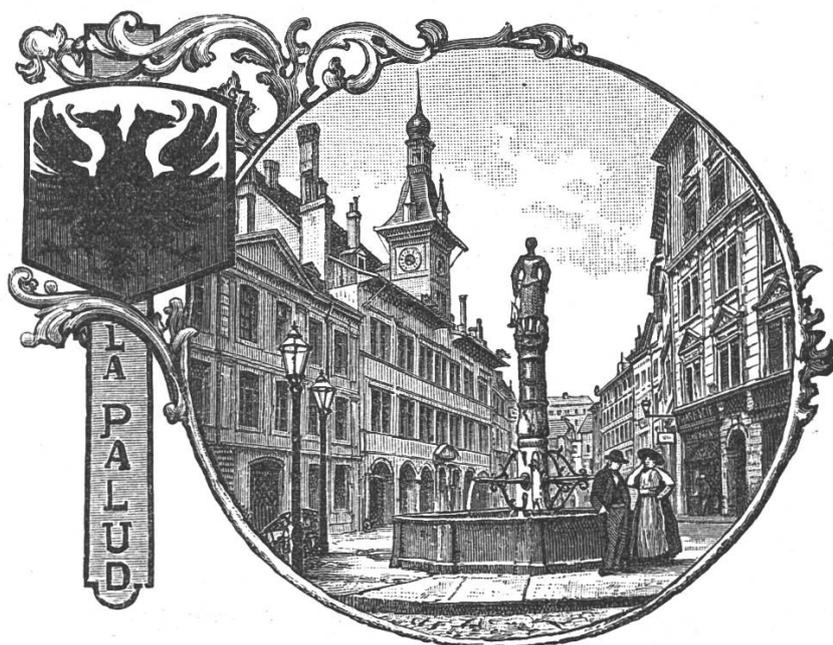


Vue d'Ouchy et du lac.

Sur la proposition de M. le président, les sujets suivants sont mis à l'étude pour la réunion du printemps :

- 1° L'hygiène au rucher.
- 2° La femme et l'apiculture.
- 3° Y aurait-il avantage à employer des feuilles gaufrées ayant de plus grandes cellules (764 au décimètre carré au lieu de 850).
- 4° Quel est le moyen pratique d'augmenter son rucher sans faire d'achats à l'étranger.

M. Forestier propose d'adopter la manière de faire de nos Confédérés et de nommer en même temps que le rapporteur de chaque sujet, un co-rapporteur, auquel le rapport sera présenté pour qu'il en fasse la critique. — Cette proposition est admise.



M. Fontannaz est nommé rapporteur de la première question et M. Descoullayes co-rapporteur.

M. Farron, rapportera sur la deuxième question et M. Schnapp sera co-rapporteur.

M. Dadant sera prié de bien vouloir introduire par lettre la troisième question ; co-rapporteur M. Odier ou M. Laubscher dans le cas où M. Odier serait empêché.

M. Forestier rapportera sur la quatrième question et M. Vieille en fera la critique.

Cette année, il n'y aura que les sociétaires de l'Abeille fribourgeoise qui auront leurs ruchers visités. L'année prochaine, la fin des visites aura lieu par l'examen de tous les ruchers qui n'ont point encore reçu la visite du jury.

Ces trois clichés nous ont été obligamment prêtés par la Société de développement de Lausanne. C. B.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. Bertrand, donnant sa démission du comité. Cette détermination de notre illustre collègue nous navre d'autant plus que nous savons qu'elle est irrévocable.

Lecture est aussi donnée d'une lettre de l'Union suisse des paysans, nous remerciant du don de fr. 50, alloué à cette société en 1906.

La commission nommée pour le concours des enfumoirs aura à examiner 22 envois, sa besogne ne sera donc pas peu de chose.

Aux propositions individuelles, M. Savoye demande si une section peut admettre dans son sein des membres ne faisant partie que de la section et non de la Romande.

La chose ne peut se faire, car notre Société offre des avantages justement pour que les apiculteurs s'en fassent recevoir membres.

Le même proposant demande si les noms des apiculteurs qui ont la loque dans leur rucher ne devraient pas être publiés dans notre *Bulletin* ?

La chose n'est pas possible tant qu'une loi sur la matière n'obligera pas le traitement ou la destruction des ruches loqueuses.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire :

L. FORESTIER.

LA CONVENTION NATIONALE AMÉRICAINE

Une session presque entière de la réunion de San Antonio fut employée à la discussion des qualités et des défauts des différentes races d'abeilles. Puis on discuta le progrès accompli dans les races soumises à l'élevage artificiel.

La race italienne fut reconnue, comme d'habitude, la plus désirable. Mais l'introduction en ces dernières années de la race du Caucase ayant attiré l'attention, il n'est pas étonnant que plusieurs éleveurs la considérassent comme supérieure, les caucasiennes étant, à leur avis, encore plus douces que les italiennes. Un apiculteur soutint que les races élevées en domesticité n'avaient rien gagné en qualités depuis leur introduction dans le pays. Mais un autre orateur, plus avisé, le força de reconnaître que ceux qui choisissent les abeilles de couleur jaune clair dans leurs élevages sont arrivés à produire une race indiscutablement plus jaune que la race dont elle a été tirée. Il en tira la déduction que là où on s'est appliqué à produire des élèves des abeilles les plus prolifiques et les plus productives, on doit nécessairement avoir accompli un progrès dans ce sens aussi positif quoique moins facile à mettre en évidence à tous les yeux, que le changement dans la couleur. Inutile de dire que la

majorité se montra convaincue que le choix des reproducteurs est aussi nécessaire au succès en apiculture que dans l'élevage de tout autre être vivant soumis à la domesticité.

Le second jour on discuta la question qui est en ce moment la plus importante pour l'apiculture américaine, celle des transports des produits apicoles. Les chemins de fer américains ont jusqu'à présent établi des tarifs à leur gré, de sorte que les prix de transport fourmillent d'injustices. Les grandes fortunes des Gould, des Vanderbilt, ont pour base les gains des compagnies de transport qu'ils ont accaparées. Les tarifs de chemins de fer ne sont guère en concurrence qu'avec les transports par eau et ceux-ci se bornent au littoral de l'océan et aux grands cours d'eau. Il en résulte que les vastes Etats comme le Texas se trouvent presque entièrement à la merci des chemins de fer. Il en est de même des Etats du centre comme le Colorado, qui n'a pas un seul cours d'eau navigable. Aussi le prix de transport du miel du Colorado à New-York est-il plus élevé que de la Californie à New-York, quoique cette dernière soit au double de la distance, mais elle a la ressource de l'océan en passant par le Cap Horn. On décida de nommer un comité chargé d'interviewer les principaux directeurs des compagnies du centre, du sud et de l'est, pour tâcher d'obtenir une réduction sur les prix de transport du miel, de la cire et des abeilles en ruches, et surtout pour demander que les prix de transport fussent régularisés de manière à ne pas favoriser certaines localités aux dépens des autres. Le transport des ruches d'abeilles en carloads est, en certaines régions, cinq fois aussi coûteux que le transport du bétail pour la même distance et cependant les [ruches, une fois chargées, ne demandent aucune attention avant l'arrivée, tandis que le bétail doit être déchargé et nourri par les compagnies régulièrement au cours du transport.

Le soir du second jour, les apiculteurs venus de l'extérieur du Texas furent invités par leurs collègues texiens à un banquet mexicain. Environ cent trente personnes se mirent à table devant le menu suivant : Sopa de arroz, tamales, chile con carne, enchiladas, frijoles, tortillas de maiz. Le souper était très bien cuit et répandait une odeur délicieuse, mais il fallait un gosier mexicain pour avaler les épices et les piments brûlants dont il était assaisonné. Je crois que j'aurais préféré manger des abeilles avec leurs dards. Le café, cependant, était excellent et je trouvai moyen de satisfaire mon estomac avec un certain plat qui n'était pas trop chaud et que le président du banquet, M. Tœpperwein, me présenta en clignant de l'œil sous la dénomination de « rats farcis ». C'était une sorte de hachis entonné dans des poivres longs auxquels on avait laissé la tige, ce qui les faisait assez bien ressembler, sous une sauce noire, à des rats cuits entiers.

Après ce souper mémorable, nous fîmes un tour de ville, en tramway. Une chose me choqua vivement, c'est le préjugé contre les nègres qui fait qu'on les force à se tenir dans un compartiment spécial, soit dans les tramways, soit dans les trains de chemins de fer, soit dans les lieux publics. Le blanc se mêle sans hésiter avec le Mexicain, l'indien et le métis, mais il refuse de traiter sur un pied d'égalité celui qui a la plus faible apparence du mélange de la race nègre avec les autres. Ce préjugé existe dans tous les Etats qui étaient naguère des Etats esclavagistes. Je m'étais assis sans y penser sur le siège d'arrière d'un tramway ouvert. Le conducteur me dit brusquement : « Otez-vous de là, ce n'est pas votre place. » Non seulement ils ne veulent pas coudoyer le nègre ou le mulâtre, mais ils ne veulent pas voir d'autres blancs les coudoyer. Et cependant certains d'entre eux ne se gênent pas pour prendre comme maîtresses de jolies mulâtresses. C'est une tache sur nos Etats du sud. Je n'ai jamais vu un nègre à nos réunions apicoles et je sais qu'il y a des nègres apiculteurs. Ils craignent probablement d'être mal reçus.

Nous sommes en novembre, mais le second jour à midi, le thermomètre marque 28 degrés centigrades à l'ombre. Aussi dans un rucher que nous visitons en petit comité, les abeilles récoltent encore du miel, sur une plante qu'on me montre, le broom-weed. La récolte a été pauvre cette année ; elle n'est d'ailleurs jamais subite et forte comme dans le nord, mais au contraire elle vient lentement, donne peu à la fois et dure longtemps, à ce que m'ont dit plusieurs producteurs. Sous le soleil chaud du Texas, les fleurs se perpétuent presque toute l'année. Une apicultrice, Madame Ripps, apporta, le troisième jour, sur le pupitre de la salle des séances, un bouquet magnifique, une brassée de roses et de chrysanthèmes, qu'en ma qualité de président je m'empressai d'offrir au doyen de la société, le Dr Bohrer, du Kansas. Cela lui donna l'occasion d'un petit discours dans lequel il rappela que les anciens combattants de la guerre de sécession se traitent aujourd'hui en frères et que l'invasion du Sud par les gens du Nord est entièrement pacifique. J'ai revu à San Antonio plusieurs apiculteurs que je connaissais de longue date comme ayant habité le Nord, l'Iowa, le Wisconsin, etc. Tous avaient émigré vers le Sud pour avoir l'avantage d'un hiver peu rigoureux, de terrains à bas prix et de récoltes mellifères plus certaines. Mais pour comprendre ce qu'on peut tirer d'un pays comme le Texas, malgré son apparence trop aride, il faut visiter l'habitant des campagnes, le voir chez lui et surtout chercher les fermes modèles, où l'argent employé judicieusement aide à augmenter la production. C'est ce que nous fîmes dans la journée du dimanche qui suivit le congrès. Invités par M. Ripps, nous allâmes à trois, M. et Mme Holekamp, de St-Louis,

et moi, en voiture, conduits par notre hôte, visiter une ferme modèle, d'une contenance d'environ 70 hectares. Le principal problème de la culture au Texas est le manque d'humidité, à certains moments. Ce problème avait été résolu par un puits artésien d'un diamètre de 30 centimètres et d'une profondeur de près de 350 mètres, et jetant une trombe d'eau aussi pure que du cristal, avec assez de force pour s'élever à une vingtaine de pieds au-dessus du niveau du sol. Le puits est contrôlé par un tuyau muni d'une soupape, de sorte qu'on ne laisse couler ce torrent que quand on en a besoin. Un petit lac, creusé à côté, dans le coin le plus élevé de la propriété, permet de laisser l'eau s'échauffer au soleil, avant de l'employer en irrigations et entretient des truites et des perches dans ses eaux limpides. Un petit cours d'eau, nourri par ce lac, donne naissance à des rigoles qui couvrent le terrain d'eau selon les besoins de la culture. Le long de ce cours d'eau je remarque des figuiers croissant en liberté. Des bananiers entourent la maison d'habitation. Comme cette ferme modèle est près de la ville, on y cultive surtout des légumes pour le marché. Cet exemple de culture intensive sera tôt ou tard suivi aux alentours, car rien n'est plus saisissant que le contraste entre cette propriété magnifique et les terrains incultes avoisinants, qui sont employés seulement comme pâturages et sont encore couverts de mesquites, de cactus, avec çà et là quelques chênes à feuilles persistantes, couverts de longs festons de cette mousse grisâtre commune dans les pays chauds. C'est le terrain que préfère l'apiculteur, car parmi les broussailles croissent toutes sortes de plantes et d'arbustes mellifères. Mais le défrichement de ces terrains ne détruira pas entièrement tout espoir de miellée, le coton et la luzerne remplaceront la récolte sauvage par une récolte cultivée. La luzerne réussit parfaitement et donne trois ou quatre coupes successives dans les terrains irrigués. Il faut nous rappeler qu'il n'y a guère d'interruption à la croissance des plantes. Il ne gèle qu'en décembre et janvier.

Il y a cependant un revers à la médaille. Les froids, peu violents, sont subits et très désagréables, avec un vent du nord qui est d'autant plus intraitable qu'il souffle à travers des plaines sans fin. Ajoutez qu'on n'y est guère préparé, car quand le soleil luit, il fait chaud. Les abeilles souffrent de ces froids soudains aussi bien que les hommes, mais elles semblent plus prévoyantes.

Si vous n'êtes pas las de mon bavardage, je vous conduirai la prochaine fois jusqu'à Beeville, à cent milles encore plus au sud.

C.-P. DADANT.

LA REINE DU PREMIER ESSAIM ⁽¹⁾

Dans la *Conduite du Rucher*, M. Bertrand dit : « On appelle essaim primaire le premier essaim sorti d'une ruche, s'il est accompagné de la vieille mère, c'est-à-dire d'une reine fécondée. » Et il ajoute encore quelques lignes plus bas : « La reine qui accompagne un essaim primaire est chargée d'œufs et lourde ; aussi l'essaim se pose-t-il toujours assez promptement... Quelquefois, elle (la reine) peut à peine voler et tombe devant la ruche ou ne peut pas même sortir ; dans ce dernier cas, l'essaim rentre de lui-même. Si la reine est perdue, l'essaim ressortira plus tard comme secondaire. »

Charles Dadant s'exprime d'une manière analogue dans *L'Abeille et la Ruche* : « ... la vieille reine ou la plus âgée part avec l'essaim... » et « ... la vieille reine sort avec l'essaim à peu près quand les larves de reines viennent d'être enfermées dans leurs cellules pour se transformer en chrysalides. » Voici les termes dont se sert le *Schweiz. Bienenvater*, p. 208, édit. 1905 : « Avant que la jeune princesse sorte de l'alvéole royal et souvent aussitôt que la première cellule de reine est operculée, la reine cesse dans la règle complètement sa ponte pour quitter la ruche, quand le temps le permet, avec un grand nombre d'abeilles, vieilles et jeunes, comme essaim... On appelle cet essaim primaire ; il se compose d'une quantité de vieilles et de jeunes abeilles ayant le jabot rempli de miel, et de la vieille reine. »

Il serait facile de citer d'autres auteurs apicoles, mais je n'indique que ces trois ouvrages écrits par des apiculteurs praticiens d'une autorité universellement accréditée ; ils nous disent tous d'un commun accord que c'est la vieille reine qui part avec l'essaim primaire. Avoir une opinion autre que celle que nous enseignent nos classiques est une hérésie dont ne se rendra coupable qu'un vulgaire et ignorant mouchier. Cependant mes propres observations m'ont amené à me séparer de l'opinion couramment admise et je pense avec les paysans qui nous vendent les colonies en paniers, que « la reine est jeune, car c'est un essaim de la dernière saison ».

Chacun a pu constater que la reine cesse sa ponte quelques jours avant l'essaimage. Pour quelle raison ? Evidemment pour se rendre plus légère, prétendent les uns en se basant sur des lois physiologiques. Non, répondent les autres en s'appuyant sur ces mêmes lois, elle discontinue de pondre parce qu'elle pressent le grand événement

(1) Ce travail appellera la controverse et nous sommes disposés à insérer les articles que nos lecteurs voudront nous adresser sur ce sujet. Du choc des idées jaillira la lumière.

qui l'inquiète et paralyse toutes ses fonctions. Et d'ailleurs l'arrêt de la ponte ne constitue absolument pas une preuve que la vieille reine part avec l'essaim, c'est uniquement un signe qu'elle est préoccupée de ce qui se passe dans la population, qu'elle est aussi sous l'empire de la fièvre d'essaimage et qu'elle sait devoir jouer le rôle principal dans ce drame.

On a encore prétendu que les essaims primaires se posaient plus vite que les essaims subséquents, parce qu'ils étaient accompagnés d'une « reine chargée d'œufs et lourde » à laquelle le vol prolongé devenait trop pénible, sinon impossible, tandis qu'un essaim secondaire tournoyait longtemps dans l'air, car sa reine était jeune, forte, légère, pouvait soutenir une longue course dans les airs et profitait de l'occasion pour rencontrer un mâle. L'explication semble très plausible, mais elle n'est point prouvée. Ce qui fait quelquefois durer l'acte du deuxième ou du troisième essaimage, c'est la présence de plusieurs reines ; les abeilles suivant tantôt l'une dans une direction, tantôt l'autre dans une autre direction, s'éparpillent et se groupent lentement ; un premier essaim a rarement plus d'une reine que les abeilles entourent facilement et autour de laquelle elles se rassemblent promptement.

Quand une colonie est tourmentée par la fièvre d'essaimage, elle ne semble pas préférer telle ou telle reine. Me postant à côté de la ruche qui jette un essaim, j'ai souvent réussi à capturer plusieurs reines qui hésitaient un moment sur le tablier avant de suivre l'essaim et l'essaimage s'est fait ensuite sans que les abeilles aient manifesté la moindre surprise. Du reste l'ablation des ailes pour empêcher la reine-mère de sortir de la ruche ne supprime l'essaimage en aucune manière. Emprisonner la reine dans une cage pour que l'essaimage ne se produise pas est une mesure stupide : si la ruche a déjà fait ses préparatifs, elle essaamera en laissant la vieille reine à la maison et si l'on enferme la reine trop tôt, la colonie sera nécessairement affaiblie plus tard. Bref, les abeilles essaiment, pourvu qu'il y ait une reine, l'âge de celle-ci leur importe peu.

Mais ce ne sont pas ces raisonnements qui ont motivé un changement dans mon opinion ; c'est le fait brutal, répété, d'avoir trouvé presque toujours une jeune reine dans l'essaim primaire. Je ne manque jamais d'examiner attentivement l'essaim au lendemain de sa sortie. L'allure vive et dégagée de la reine, sa taille svelte, son duvet et ses ailes intacts, son apparence de force et de jeunesse et sa ponte qui ne commence que huit ou dix jours après la mise en ruche m'ont convaincu qu'un essaim primaire possède ordinairement une jeune reine. Il est du reste illogique et contre nature d'admettre qu'une vieille mère fatiguée et débilitée par la ponte considérable des

derniers temps entreprenne encore de fonder une nouvelle famille ; ce devoir incombe à la jeune princesse robuste, courageuse, pleine d'espérance et de confiance dans l'avenir. Quelle mère céderait sa place au sein de sa famille à sa jeune fille pour aller s'établir ailleurs, pour courir les risques d'une entreprise qui exige l'entrain, la force, l'ardeur et l'espoir de la jeunesse ? Ce qui se passe chez les êtres humains a aussi lieu chez les abeilles. Qu'advient-il de la reine-mère ? Elle sort quelquefois avec le second essaim, d'autres fois elle reste la maîtresse de sa colonie, mais le plus souvent elle est remplacée par une de ses filles.

Bientôt la campagne apicole va revenir ; si la saison nouvelle nous favorise d'une récolte de quelque importance la joie printanière, l'exubérance d'une vie nouvelle succéderont aux jours tristes et moroses de l'hiver et à la misère de l'année passée. Nos ruches, débordant d'allégresse, bercées par la douce illusion d'une ère de prospérité et croyant de nouveau au bonheur, se proposeront de fonder de nouvelles colonies ; le cri de la reine retentira dans le silence de la soirée au milieu de la population et sous les rayons chauds du soleil l'essaim se précipitera par les portiques de son merveilleux palais, tourbillonnera dans l'air tiède et parfumé et se groupant aux branches d'un rosier, attendra que son maître lui assigne une nouvelle demeure. Apiculteur ! une famille noble et nombreuse vient de te confier son existence, de t'offrir sa vie de labeur et de dévouement ; cueille cet essaim d'un cœur joyeux et reconnaissant, ne profère pas la moindre imprécation si une abeille te pique parce que tu l'as blessée par un mouvement maladroit. Et deux jours après cet heureux événement, examine minutieusement la nouvelle ruche et surtout la reine, inscris dans ton calepin le jour où la reine commence sa ponte et confie ces observations au *Bulletin*, elles serviront à établir que la reine du premier essaim est ordinairement jeune.

J. KELLER, prof.

UN TRANSPORT D'ABEILLES SUR L'URNERBODEN

Depuis dix ans, M. Kramer, le distingué président de la Société suisse des amis des abeilles, publie un agenda apicole sous le nom de *Kalender des Schweizer Imckers*, que nous recommandons beaucoup à tous ceux qui connaissent un peu l'allemand. Outre le calendrier proprement dit, il s'y trouve une foule d'articles extrêmement intéressants. Le numéro 14 décrit comment deux apiculteurs zuriçois ont transporté deux douzaines de ruches sur l'Urnerboden.



Figure 1.





Figure 3.

Partis le 16 juin de Rapperswil, le chemin de fer les a conduits en quelques heures à Linttal, où le voiturier les attendait pour les conduire à char sur les hauteurs du Klausen, à 1400 mètres d'altitude. Les trois clichés, que M. Kramer a eu l'amabilité de nous prêter, représentent les opérations du transport et de la mise en place de ces ruches. La figure n° 1 montre leur arrivée et la décharge. Ce grand événement attire la jeunesse curieuse, qui examine les nouvelles arrivées pendant que les propriétaires ajustent les caisses pour la récolte, n° 2. La mise en place est représentée dans le n° 3.

Ce que ces deux apiculteurs entreprenants pratiquent depuis plusieurs années avec plein succès ne pourrait il pas être fait dans nos cantons? Combien de pentes fleuries de nos Alpes fribourgeoises, vaudoises et valaisannes ne reçoivent encore la visite d'aucune abeille! Il nous souvient d'avoir vu entre Bourg-Saint-Pierre et la Cantine de Proz des étendues immenses de rhododendrons en fleurs; mais malgré nos recherches nous n'avons pu trouver une abeille profitant de ce riche trésor. M. le chanoine Borter, du temps où il était à Orsières, avait une fois fait porter quelques ruches dans ces parages et le miel que ses abeilles ont ramassé là était d'une qualité sans égale. Pourquoi ses exemples ne sont-ils pas suivis plus souvent? Il y a là encore un riche champ à exploiter.

U. G.

IL Y A CENT QUARANTE-QUATRE ANS

Il me tomba dernièrement sous les yeux un volume portant des signes si évidents de vétusté que j'eus la tentation de l'ouvrir. Mon respect augmenta encore à la lecture de ce titre : *Mémoires et observations recueillies par la Société économique de Berne, année 1764.*

Les échos du renom considérable que s'est acquis autrefois la vénérable société étant parvenus déjà souvent à mes oreilles, je fus curieux de voir ce qui se publiait aux beaux jours de la puissante république, sous les auspices de LL. EE. Je feuilletai donc le volume, dont j'admirais le titre pompeux, saluant d'une réflexion ironique les formules d'obséquieuse flatterie employées à l'égard du *Souverain*, quand, après une citation latine tirée des Georgiques de Virgile, que j'essayai en vain de déchiffrer, mes yeux tombèrent sur ce titre : *Sur les mauvais effets du miel gréné et sur les fausses teignes. Observations de M^{me} Vicat née de Curtat.* Très intrigué, je me mis à lire tout de bon, et je trouvai là le compte rendu d'une si étrange expérience qu'on ne m'en voudra pas si je me permets d'en citer des fragments un peu étendus.

« Au mois de mars 1763, dit M^{me} Vicat, on me fit présent d'une
» vieille ruche qui n'avait point de miel et très peu d'abeilles. Plus
» sieurs raisons me déterminèrent à la faire passer dans une petite
» ruche vitrée ; j'en pris un soin particulier. Je crus qu'un rayon
» plein de miel et de cire brute⁽¹⁾ étaient la nourriture la plus convenable
» que je pusse leur donner ; il me parut aussi qu'elle leur
» faisait plaisir. Pendant trois semaines que je les ai conservées,
» elles ont beaucoup travaillé, et malgré le froid du onzième
» mars et des jours suivans, je ne perdis que trois abeilles dans
» cette petite ruche. Je la prenais souvent sur mes genoux ; et
» quoique je la présentasse au grand jour, les abeilles n'interrom-
» paient point leur travail. La cire brute qui était dans le rayon que
» je leur avais donné leur servait à lier ensemble plusieurs portions
» d'autres rayons vuides que j'avais aussi mis dans cette ruche.
» Rien n'était plus amusant pour moi que de voir comment elles
» savaient profiter de tout ce qui était à leur disposition pour façon-
» ner ce rayon. »

Mais les abeilles formant cette pauvre population sont agitées ; elles sortent et rentrent à plusieurs reprises ; la reine elle-même est

(1) Pollen.

retrouvée, paraissant fatiguée, la pauvrete, à quelques pas de la petite ruche vitrée. Remise à l'entrée de sa demeure, dont la population est réduite encore des deux tiers, elle se décide, après bien des hésitations, à y rentrer. Je cite de nouveau :

« Ce retour me donna de nouvelles espérances. Il paraissait qu'elle
» aimait sa ruche et qu'elle y resterait volontiers si on lui donnait
» assés de rayons vuides et assés d'ouvrières. Pour augmenter ses
» sujets sans risque, je résolus de prendre un millier d'abeilles dans
» mes autres ruches et de les baigner avec ce qui était demeuré de
» reste dans cette petite ruche. Je savais que le bain est un moïen
» sûr de prévenir la guerre, et que revenir ensemble de l'engourdis-
» sement causé par l'eau, est, pour les abeilles, la même chose que
» d'être nées dans une même ruche. »

Il vaudrait la peine d'essayer chez les humains de ce moyen éner-
gique. Il est certain qu'un plongeon commun de quelques minutes,
au mois de mars, produirait des réconciliations. Citons toujours :

» Ces résolutions prises, je les exécutai dès le lendemain matin.
» Il me fut facile de prendre des abeilles dans mes grandes ruches ;
» j'appliquai sur la bouche par où sortent les abeilles un flacon à
» gros gouleau que je tenais d'une main, tandis que de l'autre je
» frappais le surtout par de petits coups. Dès qu'il me parut qu'il y
» avait assés d'abeilles dans la bouteille, je passai un quarré de
» papier entre la ruche et l'embouchure du flacon, autour duquel je
» ramenai les bords du papier, qui retint ainsi les abeilles prison-
» nières. Pour celles de la petite ruche, il me fut très facile de
» les prendre, le froid de la nuit les aiant engourdies.

» Je fus, comme on le voit, maîtresse de submerger toutes ces
» abeilles, et après quelques minutes, je les retirai de l'eau, je les
» plaçai sur des feuilles de papier gris, puis je les mis dans un
» séchoir de toile à tamis. Tandis qu'elles revenaient à la vie,
» j'arrangeais les raïons vuides dans leur ruche. Il n'était pas néces-
» saire de baigner la reine. Aussi, pendant toutes ces opérations, je
» la laissai sous un verre avec une douzaine d'abeilles ouvrières,
» qui étaient en état de la soigner et de la tenir chaudement. Toutes
» celles que j'avais baignées étant revenuës à la vie, je fis entrer la
» mère la première, puis j'appliquai l'ouverture du séchoir à la
» bouche de la ruche, laissant ainsi les abeilles libres d'aller
» rejoindre la reine. En moins d'un quart d'heure, ma petite répu-
» blique fut établie sur le raïon dont les cellules étaient vuides.
» Quelques personnes qui avaient vu cette petite ruche, lorsqu'elle
» avait peu d'habitantes, dirent en la voiant repeuplée, cela est
» riant, la voilà à présent bien vivante. Je me promettais donc un
» succès heureux.

» Dès qu'il fut nuit, je tirai le glissoir pour n'étoïer le fond de la
» ruche ; c'est ce que j'avais accoutumé de faire tous les jours. Je
» trouvai beaucoup de miel gréné ; il y avait aussi quelques abeilles
» qui paraissaient expirantes. Le lendemain matin j'en trouvai un
» plus grand nombre dans le même état, je ne savais à quoi l'attri-
» buer. Je les examinai avec beaucoup d'attention ; c'était le vingt
» et quatrième mars ; il fit froid tout le jour ; les abeilles de mes
» grandes ruches n'allaient point à la campagne. A onze heures du
» matin je vis la mère au milieu d'un group, mais je ne compris que
» trop tard la cause d'un grand bruit qui s'élevait souvent dans
» cette ruche : chaque fois qu'il se faisait entendre je m'approchais,
» et j'avais le chagrin de voir le nombre des abeilles qui tombaient
» sur le fond de la ruche s'augmenter considérablement ; elles fai-
» saient de vains efforts pour regagner le gâteau d'où elles étaient
» tombées. C'est en se tenant accrochées les unes aux autres par les
» pieds que les abeilles prennent leur repos ; les miennes ne purent
» plus se tenir ainsi suspendues, une cinquantaine seulement
» demeurèrent sur une échancrure du gâteau, cette échancrure leur
» servait de marchepied.

» Il était nuit lorsque je soupçonnai que la cause de ce mal était
» le miel gréné que les abeilles faisaient tomber sur le fond de la
» ruche ; cela arrivait depuis trois semaines, et sans produire aucun
» mauvais effet, à cause du petit nombre d'abeilles qui n'était que
» d'environ quatre cents, mais après que je leur en eus ajouté pour
» le moins un millier, chacune en mangeant faisait tomber du miel
» qui était trop solide pour passer sous les étuis de la trompe. Les
» débris de leurs repas étaient assez considérables pour couvrir le
» fond de la ruche, ensorte que les abeilles ne pouvaient éviter de
» marcher par dessus. Je n'avais jamais ouï dire que le miel gréné
» dût nuire aux abeilles, le mal qui fit à celles-ci fut très prompt,
» et je compris qu'en marchant sur ces grains de miel dont le fond
» de la ruche se couvrait à chaque instant, leurs pieds, qui sont très
» semblables, surtout ceux de la dernière paire, aux brosses dont
» on se sert pour nettoïer les habits, furent bientôt vernissés et
» glissans, ensorte que les pauvres abeilles ne pouvaient plus grim-
» per pour remonter sur leurs gâteaux.....

» Tout ce que je pus essayer pour secourir ces abeilles fut inutile.
» Dès le matin du vingt-cinquième, je cherchai des yeux la mère
» sur le gâteau où il était resté peu d'abeilles qui paraissaient être
» en bon état ; je ne l'y vis point.....

» J'avais chagrin de voir sur le fond de ma ruche vitrée tant
» d'abeilles qui vivaient et qui ne pouvaient voler ; je cherchais à
» m'en consoler par la pensée que je trouverais un moïen de les

» guérir ; vaine espérance... Cette perte m'est encore bien sensible ;
» aujourd'hui que je l'écris mes regrets se renouvellent : j'aurais un
» beau sujet d'élegie, mais il n'appartient qu'à un favori des muses
» tel que Virgile de chanter les abeilles. »

Il va sans dire que les pauvres abeilles de Madame Vicat n'avaient plus besoin, après le bain froid qu'elles avaient subi, d'user leurs clous de souliers sur le gravier qui couvrait le plancher de leur habitation, pour être empêchées de remonter sur leurs rayons, et il eût mieux valu laisser cette misérable colonie mourir de sa belle mort, ce qu'elle était en bon chemin de faire, que de lui infliger un traitement plus violent que la justice de Berne elle-même. Il est touchant de voir cependant quel amour M^{me} Vicat vouait à ses abeilles.

Nombre d'apiculteurs ignorant sans doute jusqu'ici même son nom, seraient tentés de la juger par cette seule expérience malencontreuse. Je me hâte donc d'ajouter pour ceux-là que M^{me} Vicat s'est fait un nom en apiculture, et qu'elle a eu le mérite de travailler dans notre petit pays à faire aimer et apprécier les abeilles, comme sujet d'observation et d'étude, en même temps que comme source de revenus, à une époque où l'ignorance et la routine régnaient en maîtresses dans tous les domaines. Nous sommes des enfants gâtés, nous les tard venus, qui n'avons qu'à nous laisser faire, pour ainsi dire, pour être abondamment instruits de tout ce qui regarde les abeilles et les soins qu'elles exigent, des enfants tellement gâtés que nous risquons fort de n'être plus bons qu'à recueillir les fruits du labeur de nos devanciers et d'être en réalité ces hommes durs de la parabole, qui moissonnent où ils n'ont pas semé, et recueillent où ils n'ont pas répandu.

Il n'est pas inutile de prêter l'oreille aux voix du passé, de suivre dans leurs efforts, dans leurs succès et leurs déboires, ceux qui ont labouré avant nous le champ que nous exploitons : ce coup d'œil rétrospectif éveillera pour eux dans nos cœurs de la reconnaissance, et stimulera nos volontés. En tant que caractères, nous n'aurons donc qu'à y gagner, et nos succès en apiculture n'y perdront rien.

E. FARRON.

CORRESPONDANCE

Izeron (Isère), 15 août 1906.

L'on a bien raison de dire qu'il ne faut jamais condamner au printemps une colonie, même faible, à la condition pourtant que la reine en soit bonne et jeune, car l'on est parfois surpris de voir avec quelle rapidité une colonie arrive à se développer. J'avais au début

du printemps quatre colonies (avec reines de deux ans) qui ne me donnaient guère d'espoir ; elles n'avaient vers le 15 avril que quatre cadres de couvain et pondus très bizarrement. Les cadres étaient bien complètement occupés par le couvain, mais tout y était mélangé. A côté d'une cellule contenant un œuf s'en trouvait une autre ayant une larve de quelques jours, qui elle-même avait comme voisine une cellule contenant une larve operculée et tout le cadre était ainsi à l'unisson. J'avais noté ces quatre colonies comme mauvaises pondeuses et ne les poussais plus guère à la récolte du miel ! Lorsque le 20 mai je voulus (plusieurs visites intermédiaires ayant été faites sans changement notable) les revoir une dernière fois par acquit de conscience, je fus fort surpris, très agréablement d'ailleurs, d'en trouver, sur les quatre, trois possédant huit cadres de couvain bien serrés, d'une ponte très régulière et regorgeant de population ; je fus obligé de leur ajouter une hausse. Que ces colonies se soient bien développées, cela passe encore, mais que son couvain se soit arrangé de cette façon compacte ; c'est cela qui me renverse ? !

Quant à la quatrième, celle-là resta ce qu'elle avait promis d'être : une non-valeur ; et je viens de lui renouveler sa reine.

Au sujet du renouvellement, je crois que l'on se fait, en règle générale et moi-même ne faisais pas exception, une idée bien terrible de faire accepter à une colonie une reine en remplacement de celle que l'on vient de lui enlever. Or, grâce à la fumée de tabac et quelques précautions, la chose est très aisée.

S'il s'agit de faire accepter une reine fécondée, vous n'avez, comme le disent d'ailleurs MM. Giraud frères, qu'à présenter au guichet de la porte le troisième jour après avoir rendu votre colonie orpheline et l'avoir enfumée avec de la fumée de tabac, votre reine que vous avez laissée reposer plusieurs heures, surtout si elle vient de loin, mais comme en général vous ne rendez orpheline votre colonie que lorsque vous avez reçu la reine à mettre en remplacement, cette dernière a donc tout le temps voulu de se reposer. Vous présentez donc, dis-je, votre reine au guichet et vous n'avez plus qu'à la pousser doucement à l'intérieur de sa nouvelle résidence avec le même jet de fumée de tabac. Essayez et vous verrez comme cela va facilement.

(A suivre.)

J. LOUIS fils.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. Bellot, Chaource, 9 février. — Depuis ma dernière lettre le froid a fait retour et sans être aussi rigoureux que dans certaines contrées, les ruches peu garnies en sont tout de même fatiguées. Pour peu que cela continue il y aura

retard dans le développement des colonies. Nous avons eu des hivers plus rudes, mais je ne me souviens pas d'en avoir vu d'aussi prolongés avec abondance de neige.

M. Pahud, Correçon, 11 février. — Après une série d'hivers doux, celui que nous traversons est bien différent. Depuis le commencement de décembre rien n'y a manqué, bonne couche de neige, 20 degrés de froid, fortes bises. La réclusion de nos abeilles se prolonge beaucoup; la dernière sortie ayant eu lieu le 23 novembre. Depuis lors la balance a enregistré une diminution régulière de 200 grammes par semaine.

M. Mont-Jovet, Albertville, 8 janvier. — Hiver bizarre dans notre Savoie; grosses quantités de neige, du 15 au 20 décembre l'on en mesurait ici près de 50 centimètres; puis froid vif allant jusqu'à -18° centigrades! Le 1^{er} janvier, température minima de $+2^{\circ}$ et pluie durant trois jours. Aujourd'hui, la neige a presque totalement disparu, et la température minima se maintient au-dessus de zéro. Quelques bonnes sorties ont pu être faites par nos abeilles. Il y a de gros déchets dans grand nombre de ruchers où les populations trop faibles, ou manquant de vivres, ont été saisies par les gros froids. Gare au premier printemps!!!

M. C. Béguin, Neuchâtel, 15 février. — Les abeilles dont les ruches recevaient le soleil de midi ont fait une petite sortie, je n'ai pas remarqué de taches jaunes. Peu ou point de mortes, mais beaucoup d'entre elles se servaient de ce tapis blanc comme abreuvoir.

M. Cl. Tardy, Villars-sur-Fontenais, 12 mars. — En 1906, deux ruches m'ont donné 5 essaims, qui vont tous très bien. Mes italiennes ne m'ont rien donné cette année; en 1905, elles ont été supérieures à mes croisées. Un de mes voisins qui avait 11 ruches très prospères l'été passé a tout perdu cet hiver, faute de nourriture.

QUESTIONNAIRE

J'avais une ruche qui était toujours très gentille dans mes visites. Lorsque l'année dernière, au mois d'avril, je démolissais un mur une grosse pierre vint tomber sur ma ruche; depuis ce moment ce sont de vrais lions. Est-ce la pierre qui a occasionné cette méchanceté?

RÉPONSE : Les abeilles sont d'humeur très changeante; un rien peut les faire sortir de leur calme. Un coup de pied, une pierre lancée contre une ruche, peut, dans un moment donné, exciter les abeilles, dans un autre la même cause les effrayera et les calmera. Il me semble avoir lu dans un journal américain que M. Alexandre donnait toujours un coup de pied aux ruches avant d'enlever les hausses. La psychologie a en tous les cas ici encore un vaste champ à explorer.

**On cherche à acheter
quelques colonies avec cadres bâtis Dadant-Blatt.**

S'adresser à M. Arnold de Siebenthal, apiculteur, à Fontanney sur Aigle.